

Coins de chez nous : la plage de Vidy

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 33

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214095>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),

Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.

GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

„PUBLICITAS“

Société Anonyme Suisse de Publicité

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;

six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 17 août 1918. — Coin de chez nous. La plage de Vidy. — N'insistez pas! — Clia d'août petit pot. — Vaudois et Bourguignons. — Sur le Léman. Les airs. — Feuilletton: La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

COINS DE CHEZ NOUS

La plage de Vidy.

Nous avons rencontré, il y a huit jours, des Lausannois qui, ayant découvert la plage de Vidy, en parlaient avec enthousiasme. Depuis bien des années, le lac Majeur, les lacs d'Orta, de Lugano, de Côme, d'Isèo et de Garde n'avaient plus pour eux l'ombre d'un mystère. N'était la guerre, ils exploreraient peut-être les golfes de l'Adriatique. Jamais encore ils n'avaient songé à la grève allant du Flon à la Chamberonne. Il est vrai qu'elle ne se trouve qu'à une demi-lieue de la ville. Et puis, soyons juste, il n'y a pas si longtemps que cela qu'on l'a rendue praticable aux promeneurs qui redoutent de mouiller le bout de leurs bottines. Aujourd'hui des ponceaux ont été jetés sur ses ruisseaux; sous le feuillage court un large sentier, défendu par des enrochements contre la morsure des vagues, et entretenu avec un soin digne d'une commune bien administrée. Le va-et-vient de la foule en fait, depuis une année ou deux, par les belles après-midi des dimanches, un des coins les plus animés de notre lumineuse banlieue. Tous n'y viennent pas pour tremper leurs charmes dans l'onde bleue; la plupart même ne sont attirés là que par les douceurs de la flânerie sous les ombrages et aussi, sans doute, par le besoin de satisfaire cette autre jouissance qui s'appelle la curiosité.

Entre eux et le lac se déploie le rideau léger des saules et des acacias, avec mille fenêtres ouvrant sur la multitude des baigneurs, dont les groupes tenteraient le pinceau des peintres de genre, s'il en existait encore. Tentes improvisées, paravents faits de toile bariolées ou d'un simple drap de lit, ombrelles abritant les mamans assises sur le sable et surveillant les poussettes de leur progéniture, uniformes khaki ou bleu horizon des internés, costumes aux vives teintes où se moule le galbe des jeunes femmes et des jeunes filles, rondeurs des bébés, sveltesse des garçonnetts, adultes au torse quelconque ou superbement musclé, toutes les académies, toutes les carnations, du blanc rosé au cuivre bruni, et tout cela ruisselant de la double lumière du soleil et du miroitement de l'eau. Quelle vie et quel coloris!

Faisant taire les préjugés, on se baigne maintenant en famille. Beaucoup de fillettes, par économie, n'ont aux reins que le court vêtement appelé *cachés*, dans le jargon des gamins. Que les moralistes disent ce qu'ils voudront, elles sont ainsi bien plus à l'aise et plus gentilles que dans la chemise ou s'enlevaient leurs jambes menues. Nous en avons vu qui, riant de bonheur, nageaient mieux que leurs frères. Elles s'armaient de courage, car l'eau du Léman, cet été-ci, n'a eu que rarement ce degré

de tiédeur qui fait qu'on n'en sort que pour s'y replonger tout aussitôt.

— Est-elle bonne? demande-t-on à tout moment de la rive.

— Très bonne! répond-on du lac pour ne pas décourager les nouveaux venus.

Et les rires d'éclater aux cris effarouchés de ceux qui d'un pied timide tâtent la nappe claire et fraîche, aux hurlements d'un bambin que feint de noyer un père oublieux des angoisses de sa propre initiation aux baignades lacustres.

Quand, décidément, la température de l'eau manque d'attrait, on y laisse les seuls intrépides et l'on va se rôtir sur le sable brûlant, parmi les vieux qui fument leur pipe, parmi les adolescents faisant de l'athlétisme, parmi les dames aux yeux fixés sur un journal et à qui cependant rien n'échappe. Des pêcheurs à la foi robuste lancent leurs lignes au bout d'une jetée. Accroupis sur les galets, des ingénieurs en herbe, s'escrimant des deux mains, creusent tunnels, galeries, puits et canaux, en se racontant des histoires de brigands. Deux sortes de dangers les impressionnent énormément: la crampe qui soudain vous paralyse les jambes; et la «fava», cette algue dont les tiges visqueuses, pareilles aux tentacules de la pieuvre, enlacent le nageur téméraire, l'entraînent dans la profondeur et l'offrent en proie aux poissons. A l'ouïe de ces récits terrifiants, les plus petits déclarent, avec peu d'élégance: «Je retourne pas au jus, aujourd'hui elle est trop froide!»

Sans plaisanter sur les mystérieux périls du large, les grandes personnes, elles, songent avant tout aux accidents immédiats et de tous les jours, dont les plus communs sont les insulations et les larcins. Disons-le à la louange des baigneurs, ce n'est pas au milieu d'eux que les voleurs se cachent; il faut les chercher à l'écart, dans les taillis d'où ils observent la tête de leur future victime, ses habitudes, et détaillent les pièces de son bagage. Choses qui, au reste, se rencontrent même en des parages quasi déserts, ainsi que nous en avons fait l'expérience.

L'autre jour, une jeune et charmante dame, ne trouvant pas son grand collègue de fils et ayant une furieuse envie de se lancer à l'eau, car elle nage comme une perchette, avisa un vieux baigneur solitaire et, rassurée à la vue de ses cheveux blancs, mit sous sa garde le fouillis de tissus soyeux et de dentelles qui représentaient son linge et sa robe.

— Il n'y a pas de bijoux là-dedans, dit-elle, mais dans une poche se trouvent les cartes de pain de toute la famille. Alors vous comprenez?...

Est-ce l'effet de la grande nature, ici, comme sur les montagnes, s'ébauchent des relations, se créent des rapprochements spontanés — en tout bien, tout honneur, mesdames et messieurs les moralistes — et l'on regagne la ville, charmés les uns des autres, autant que de la rayonnante splendeur du plus merveilleux paysage du monde.

V. F.

Cruel. — Un jour, raconte un chroniqueur, dans une salle de rédaction, un financier, ami de la maison, arriva tout indigné, froissant un papier qu'il venait de recevoir. On lui demanda la cause de son indignation:

— C'est cette sottise et lâche habitude, s'écria-t-il, d'envoyer des lettres anonymes. En voici une qui m'arrive. Elle ne contient que quatre mots: «Vous êtes un escroc!»

Et, tapant du poing sur la table:

— Quel peut être le misérable qui ose m'adresser pareille ordure!

Aurélien Scholl, qui se trouvait là, prit la lettre, l'examina, la retourna, la flaira, et, négativement:

— C'est drôle, fit-il, on dirait l'écriture du Procureur de la République!...

N'INSISTEZ PAS!

Nous avons eu jadis occasion de parler, dans le *Conteur*, du même sujet. Beaucoup de nos lecteurs et de nos lectrices — oh! nous disons cela sans aucune vanité — ont très probablement trouvé que nous avions raison. Mais cela n'a rien changé. Les mauvaises habitudes ont la vie dure; on ne les tue pas du premier coup.

Nous nous étions alors attaqué, au nom de la liberté individuelle, la plus méconnue de toutes les libertés, à la fâcheuse manie qu'ont certaines personnes en compagnie de qui l'on prend un verre de vin ou d'autre chose, de vous obliger à boire plus qu'on ne veut: «Creusez!». C'est leur injonction, toutes les fois que, leur verre vide, elles désirent le remplir, mais n'osent le faire sans remplir aussi les verres de ceux qui sont avec elles. Alors, sans souci de votre convenance, surtout de la liberté inconcevable que vous avez de ne faire, en pareille occurrence, que ce qu'il vous plaît de faire, elles veulent vous obliger à vider votre verre: «Creusez!».

La peste soit de ces impérieux verseurs!

Mais il n'y a pas seulement au café où votre liberté individuelle soit ainsi méconnue. Ailleurs aussi, et le plus souvent avec les meilleures intentions du monde, on veut vous forcer à faire ce que vous ne désirez pas faire. Toutes vos protestations sont vaines. On insiste jusqu'à satiété. Alors, de guerre las, on cède. On cède aussi pour ne pas causer de la peine, par crainte d'impolitesse. Et, le sourire aux lèvres, on se reproche amèrement, en son for intérieur, une si sottise faiblesse.

Combien veulent vous forcer à des «plaisirs» qui ne vous tentent pas, qui ne répondent pas à vos goûts ou auxquels vous avez quelque raison personnelle de renoncer. Ils insistent, sourds à tous vos arguments. Combien de fois, à la table où vous a convié un parent, un ami, une connaissance, veut-on vous faire manger plus que vous ne le désirez ou que ne vous le permet votre estomac, ou encore vous obliger, par une «aimable insistance», à vous resservir d'un mets que vous n'aimez guère et auquel vous n'aviez touché que par pure bienséance.